

I

Je pense à ceux d'en haut, ceux plongés dans tous les sens de l'absurdité.

La fin d'un monde, c'est dans notre imagination.
Je ne parviens pas à y croire.

On ne va pas bien, je dois me méfier, ne plus faire confiance.

C'est à cause de l'effondrement du dehors, ce qu'on ne sait pas.

J'écris toute la journée, j'ignore pourquoi j'écris. Je me dis que c'est mieux, que la réalité est fiévreuse et repoussante.

Il y a eu un tonnerre de bruits, de l'épouvante crachée par la terre ou le ciel, ou les deux.

C'était il y a quelques jours, on ne sait plus regarder le temps, le mesurer nous a été enlevé.

On dit quelques jours, ce doit être plus, sans doute.

Je ne trouve pas les mots, ceux que je voudrais convenables. Ils sont des haillons de vie, accrochés à des souvenirs enfermés derrière des portes abandonnées.

Aujourd'hui ne me reconnaît pas, me cloisonne dans cette salle méconnue du monde d'en haut.

On me rapporte qu'il n'existe plus, nous sommes les survivants. Cette prison nous a protégé de la liberté, elle est contrainte et soumission.

Ils écrivent, comme moi, pas tous, certains dessinent, peignent, discutent, ne font rien. J'ai l'envie d'aller vers eux, je ne sais pas me le dire, me persuader. Je veux toucher des bras et des épaules, comprendre ce bunker qui m'écrase et me dévore.

On se croise dans une curiosité désenchantée, observation distante, interrogative, douleur et méfiance.

On ne se voit pas, on se devine dans le tourment de découvrir ce que nous sommes devenus. Nos traits ravagés, hébétés, sont dans une malade soumission, ils ne pourront pas nous sauver de cette désespérance qui nous étouffe.

Des odeurs désinfectées d'humanité se répandent et se collent sur les cloisons.

Un homme et une femme face à face se tapent dans les mains.

Je suis resté à les observer dans ce jeu de simplicité ordinaire, au bout d'un moment, la fatigue a pris le dessus et les mains rougies de violence se sont mises à frapper la poitrine, d'elle, de lui.

La frénésie aveugle s'installe, elle se nourrit d'elle-même, elle détruit la réflexion, elle se soumet à la faiblesse qu'elle a consentie.

Les visages tuméfiés, haletants, poussent leur épuisement dans des bruits d'efforts et de résignation. Et quand elle posa un genou à terre, il continua de la brutaliser, avec les bras et les pieds.

Ils étaient dans leurs tourbillons, dans une dévastation douloureuse et perverse, irrésolue.

Il cessa de lui donner des coups, il se raccrocha au mur et se laissa descendre à ses côtés, il se mit à pleurer.

Il la regarda et lui adressa un sourire et il lança sa propre tête contre la paroi, et du sang tomba sur la robe de la femme.

Il se releva le corps en déséquilibre, il s'élança une dernière fois.

Nous avons capturé la peur, nous spectateurs de l'absurde. Aucun n'a bougé.

— Vous avez vu ce qu'il a fait, me dit ma voisine ?

— Oui.

— Pourquoi a-t-il fait ça ?

— Je ne sais pas. Pour que nous puissions en parler.

— Vous avez remarqué comme le mur est abîmé ?

— Oui.

Nous cherchons et souhaitons plus misérable que nous, ce peut-il ? Avons-nous besoin d'être rassurés ? Cette égalité mortelle va nous faire disparaître, nous dissoudre dans le vide.

Nous allons nous éteindre et nos cendres deviendront poussières sans souvenir.

Nous sommes là depuis plusieurs semaines, on ne sait plus.

Les heures à venir sont insignifiantes, elles ne promettent rien, elles n'apprennent rien, elles portent notre agonie sur les bords de notre désolation.

On ne pourra pas s'enfuir.

C'est avec des mensonges que se forment les histoires, alors je mens, je triche, je repense à toutes ces occasions manquées.

La fuite des autres creuse l'oubli, je ne me souviens pas d'hier qui a vu naître, vieillir, et mourir des gens de ma famille.

C'était là-haut, loin de cette peine.

Il n'est pas bien de réfléchir à tout cela. Nous ne devons pas rajouter de difficultés à ce présent incompréhensible, aux intentions sournoises qu'il nous promet.

Le jardin de roses de ma grand-mère, la tonnelle de bois avec cette table qu'occupait au matin mon grand-père.

Curieuse cette idée d'écrire sur le passé, je devais en éprouver le besoin.

Une phrase devrait suffire.

Dans ce bunker tout est tromperie, nous sommes des leurs et nous nous agitons au bout d'un fil qui va se rompre.

C'est grand, trop grand pour ce qu'il nous reste à attendre.

Quand nous en aurons terminé, nos corps allongés ne prendront que peu de place. Cet endroit a été construit pour nous accompagner dans notre ensevelissement, pour nous protéger de la vie et nous conduire sur notre fin du monde. Expulser l'évidence, obscurcir l'expression et ne pas la laisser dire le redoutable que nous refusons d'entendre.

Dissimulation de cette vérité, que nous dévisageons de côté, perfidie de la situation qui nous impose son allégeance. Se convaincre qu'un enchantement pourrait détruire le sortilège qui nous a été lancé. Nous devons rechercher une ouverture et sortir rapidement de ce cauchemar.

Il y a ces pièces ou bureaux, quatre avec moquette et décoration essoufflante. Qu'allons-nous en faire ? J'appréhende le temps qui sait apporter des réponses à ce que nous redoutons.

S'aplatir, écrasé par les ombres qui nous rappellent que nous ne sommes que de petits créateurs obscurs. Certains ne sont plus avec nous, ils avancent en somnambules sur l'épais tapis qui demain épongera notre comédie d'exister.

L'épouvantable devrait nous réunir, mais nos démons se déplacent et nous poussent sur le côté de nos bonnes opinions.

Tout devient inutile, tout.

Il est dérisoire de défier l'incertain, ce combat est une défaite, les règles ne sont pas humaines.

Le bunker parasite la réflexion, il canalise les pensées, il les limite, il anéantit les projets, lui, qui devait s'élever comme une supplique à la création. Retrouver cet état primitif qui a précédé notre naissance. Le ventre de ma mère, volcan nourricier et protecteur qu'il faut quitter pour aller grandir dans des extérieurs provocateurs.

Pour combien de temps ?

Les créateurs sont plongés dans la consternation. Comment profiter de l'Art ?

Toutes ces œuvres offertes à nos regards ne sont plus les mêmes, elles sont d'un monde sans avenir, comme nous, elles sont silence et transparence.

Que pouvons-nous comprendre ?

Demain sera comme aujourd'hui, avant de disparaître. Les vernissages, salons du livre et rencontres de circonstance ne se rangeront plus dans les vieux albums. Le passé s'est enfermé avec nous, il n'est plus souvenir ni consolation, il est devenu étranger, sournois et cruel.

Artistes des Arts avec ou sans talent, je suis avec vous dans ce pitoyable désordre de la destinée. Avions-nous besoin de vivre cet enterrement de nos passions, de nos idées, cette répétition hachée et peureuse des mouvements de notre imaginaire, cela ne nous apprend rien de généreux sur notre comportement.

Ce qu'il nous reste à échanger, à partager ne fait pas oublier, cela accentue la misérable condition qui devient la nôtre.

Hier nous simulions, nous conversions, nous admettions, nous trichions, nous paraissions.

Nous sommes aujourd'hui les témoins de la plus singulière exposition d'œuvres, elles nous contemplent et martèlent notre repentir.

Des écrivains, peintres, sculpteurs et domestiques artistiques, livrés à une voie sans issue.

À qui profite la création ? Est-elle mystère sacré ou vil intérêt marchand ?

Deux cent dix-sept personnes dit avec des lettres cela fait beaucoup, quand j'étais enfant compter jusqu'à cinquante me semblait un chemin sans fin.

Mais je suis grand, et 217 en chiffres c'est peu, c'est à peine si l'on se croise à moins d'un mètre, nous devons faire l'effort de nous rapprocher et je ne le fais pas, eux non plus. Nous sommes éparpillés dans l'invraisemblable. Nous sommes dans un instant unique, le dernier.

Salle de 3000 m² dans laquelle toutes les tendances de l'impossible se côtoient.

28 artistes de l'Europe, 28 pays calaminés par les fourberies du progrès ou repréailles divines.

La vengeance de Dieu est discutable bien que l'Histoire soit chargée de monstruosité venues de loin.

Pourquoi 217 invités ? Qui décida ? Tous enterrés dans ce bunker de réception artistique et définitive. 217 va devenir un nombre parfait, un nombre dernier.

Nous sommes des bunkeristes, une espèce qui n'aura pas la place de marquer d'empreintes le futur de ses outrances.

Les parias de la terre, ceux qui n'ont pas eu la chance de sortir normalement de la vie sans se faire surprendre. Mesurer son insignifiance et son inexistence, cette double particularité que l'être humain ne parvient pas à accepter.